

25. LES FÊTES CHRÉTIENNES

J.-F. Martin, in «A la découverte de l'Evangile de Luc, Luc I (livre du maître)», Enbiro, Lausanne 1990

Ce complément facultatif devrait permettre aux maîtres de présenter brièvement, au fur et à mesure de l'année liturgique qui commence avec l'Avent, le sens des principales fêtes chrétiennes. Le choix s'est limité aux fêtes célébrées par les catholiques et par les protestants.

Il ne s'agit donc pas, en principe, de leçons complètes; cependant, certaines des propositions ci-dessous pourraient permettre une exploitation plus poussée, par exemple dans le cadre de leçons de français.

Suggestions pour l'exploitation

1^{re} possibilité: exposé rapide du maître.

2^e possibilité: demander aux élèves de citer les coutumes rattachées à la fête en question (par exemple, pour Pâques: lapin, œuf,...); puis les thèmes religieux évoqués à cette occasion (résurrection de Jésus); puis la saison (printemps, éveil de la nature). Etablir un inventaire au tableau et tenter de faire apparaître le dénominateur commun (fécondité, résurrection, renaissance de la nature). Terminer en lisant les indications figurant dans le livre des élèves.

3^e possibilité: demander aux élèves d'apporter en classe des objets et images typiques de cette fête. Les classer en fonction de leur relation avec le sens chrétien de la fête ou avec des traditions non spécifiquement chrétiennes. Puis procéder comme proposé dans la 2^e possibilité.

4^e possibilité: faire évoquer les coutumes et thèmes religieux dans de petites rédactions ou des dessins; analyser le contenu de chants (profanes et religieux) connus des élèves; procéder ensuite comme proposé dans la 2^e possibilité. A partir des résultats de cette étude, réaliser une exposition ou un dossier.

Bibliographie

Les maîtres désireux de compléter les informations données dans les notes ci-dessous pourront consulter avec profit les ouvrages suivants:

Les fêtes, leurs signes et leurs rites, par Claude Duchesneau, Mame, Paris, 1983 (ouvrage général sur la notion de fête)

Fêtes et traditions en Suisse, 3 volumes, éd. Avanti, Neuchâtel, 1984-1985

Dimanche et fêtes chrétiennes, histoire de leurs origines, par Anne Maillard, éd. du Moulin, Aubonne, 1984

Notes complémentaires

Avent

Cette période de préparation à la venue (en latin *adventus*) du Christ se marque essentiellement dans la liturgie: rappel des annonces des prophètes, proclamation de l'espérance du salut. L'extension de la fête de Noël, qui commence souvent en novembre (catalogues et expositions de jouets, fêtes de sociétés, ...) a aujourd'hui quelque peu gommé la spécificité de cette période.

C'est au VI^e s. que s'est instauré un temps de préparation à Noël. Sa durée a varié selon

les époques et les régions: parfois long de 40 jours (sans doute par analogie avec le Carême), il commence actuellement le 4^e dimanche avant Noël, tant chez les protestants que chez les catholiques.

Nous n'avons pas trouvé d'explication sur l'origine des calendriers de l'Avent, dont les enfants ouvrent chaque jour une fenêtre comme participation à l'attente de Noël. Quant aux feux du premier dimanche de l'Avent, c'est une tradition instaurée en 1961 par des milieux protestants vaudois pour annoncer la venue de la Lumière du Monde.

Pour la **Saint-Nicolas**, voir ci-dessous la notice concernant le Père Noël.

Noël

De nombreuses publications ont été consacrées à la fête de Noël et à ses traditions. Pour ce qui est de la Suisse romande, nous renvoyons à deux ouvrages de qualité qui complèteront les informations, nécessairement succinctes, données ci-dessous:

- *Noël dans les cantons romands*, par divers auteurs, éd. Payot et Ringier, Lausanne, 1980.
- *Noël, ombres et lumières, objets, traditions, coutumes*, par Françoise Baudat, éd. Delval, Cousset (FR), 1986. ..

Après l'officialisation du christianisme, au IV^e s., l'Eglise avait une position dominante dans l'Empire romain; mais les masses ne s'y ralliaient pas sans autre et les nouveaux convertis avaient quelque peine à abandonner leurs habitudes païennes. D'où la nécessité de récupérer certaines de ces coutumes et de les convertir, autant que possible, pour les intégrer à la vie chrétienne. C'est ce qui s'est passé pour Noël et d'autres fêtes. En fait, aux premiers siècles, personne ne semble s'être préoccupé de fêter la naissance de Jésus: Pâques a longtemps été la seule fête annuelle de l'Eglise. D'ailleurs, les chrétiens, comme les peuples orientaux, ne célébraient pas les anniversaires de naissance. Signe révélateur: seuls deux des Evangiles (Matthieu et Luc) se sont souciés de raconter la naissance de Jésus, sans grande précision sur l'année et sans aucune mention du jour!, alors que Paul n'y fait jamais allusion. La date exacte était donc totalement inconnue faute d'intérêt des premiers écrivains chrétiens pour cette question.

C'est au IV^e s. que l'on a souhaité marquer d'une fête la venue du Christ sur terre, peut-être sous l'influence des Romains qui, eux, célébraient les anniversaires de naissance. Mais tout d'abord, on a plutôt commémoré sa manifestation publique, en général le 6 janvier (voir la notice concernant l'Epiphanie). Même en Palestine, il a fallu attendre le V^e s. pour voir des pèlerinages à Bethléem (les 5-6 janvier).

A Rome, le 25 décembre était la grande fête du solstice d'hiver: *natalis solis invicti* (naissance du soleil invaincu) où l'on célébrait avec beaucoup de faste la victoire du jour sur la nuit, le soleil étant devenu, au III^e s., la divinité tutélaire suprême de l'Empire. Les chrétiens affirmaient que Christ est la Lumière du Monde, le vainqueur des ténèbres; ils ont donc placé la fête de sa naissance sur celle du soleil, comme ils le faisaient déjà pour le dimanche (*dies domini*, jour du Seigneur) placé sur le jour du soleil (*solis dies*, Sonntag - Sunday). Certains éléments joyeux des fêtes païennes, lumières de feux et de torches, banquets ont été repris dans la commémoration de Noël, mais l'Eglise n'a pas toléré les excès des Saturnales païennes (voir la notice sur le Carnaval). A Rome, c'est vers 330-340 que Noël a été fixé au 25 décembre. Peu à peu, l'Orient a aussi adopté ce jour, au détriment du 6 janvier, certaines Eglises conservant cette dernière date plus longtemps (L'Eglise arménienne fête encore aujourd'hui la naissance de Jésus le 6

janvier). Ce n'est cependant qu'au VI^e s. que le jour de Noël est devenu férié.

Certains réformateurs, par exemple à Genève et Neuchâtel, ont tenté de restreindre ou même de supprimer la fête de Noël, trop empreinte de coutumes païennes et non conforme à la tradition évangélique primitive. Mais la résistance populaire, attachée à ses traditions, a imposé un compromis (une fête très simple, purement liturgique) puis un retour aux fastes antérieurs.

Si l'on admet généralement que le mot Noël vient du latin *natalis* (naissance), une autre étymologie est parfois proposée (mais rarement admise): *neos helios* (nouveau soleil, en grec).

Noël a donc remplacé une fête païenne en conservant certaines de ses caractéristiques; de nombreuses coutumes d'autres peuples, germaniques notamment, s'y sont rattachées par la suite: le solstice d'hiver était également célébré dans le nord de l'Europe et la christianisation de ces régions a notablement enrichi les traditions de Noël.

Les crèches. Dès le IV^e s., on a placé des images et des sculptures de la Nativité, puis des crèches fixes dans certaines églises. Durant le Moyen Age, on a aussi joué la scène au cours des cérémonies des 24-25 décembre, dans une perspective pédagogique. Il est donc erroné d'attribuer, comme on le fait souvent, à François d'Assise la paternité de la première crèche. Il est par contre fort possible qu'il ait été à l'origine de l'habitude de monter des crèches hors des églises. Le Concile de Trente (XVI^e s.) ayant autorisé d'y incorporer des personnages non bibliques, pour actualiser le message de Noël, l'imagination et le talent des créateurs a fait des crèches des scènes fort complexes auxquelles la vogue des santons de Provence a donné, depuis le siècle dernier, un style désormais universel.

Les réformateurs condamnaient cette coutume, au nom notamment de leur refus des images et statues: les crèches sont donc restées jusqu'à fort récemment une tradition typiquement catholique.

A propos des **rois mages**, voir la notice consacrée à l'Épiphanie.

L'âne et le bœuf de la crèche ne sont pas mentionnés par les évangiles. Leur «invention», au IV^e s., ferait référence à une parole d'Ésaïe (1:3) ou symboliserait les juifs sous le joug de la Loi (le boeuf) et les païens ignorants (l'âne). On a donc commencé par les représenter se détournant de Jésus, avant que la tradition les charge de réchauffer le bébé et leur donne ainsi le rôle sympathique qu'ils ont aujourd'hui.

Le sapin de Noël. Il est le résultat de la conjonction de plusieurs coutumes fort anciennes. Arbre toujours vert, le sapin était, surtout en Germanie, le symbole de la permanence de la vie et on le vénérât tout particulièrement en hiver. Pendant les Saturnales romaines, on décorait les maisons de verdure. Dans l'Eglise catholique, le 24 décembre est consacré à Adam et Eve: un arbre était donc présenté aux fidèles, garni de fruits rappelant l'épisode du Jardin d'Eden. Enfin, tant les Romains que les Germains allumaient des feux et torches pour célébrer la fête de la lumière.

Quand, où et comment ces éléments séculaires se sont-ils combinés pour donner au sapin sa forme actuelle? Il est difficile de répondre avec précision: au Moyen Age, principalement au nord de l'Europe, et au terme d'une lente évolution. C'est en Alsace, au XVI^e s. que l'on trouve les plus anciennes mentions précises du sapin tel que nous le connaissons. De là, il s'est répandu dans les pays germaniques protestants (l'Eglise

catholique le condamnait comme coutume païenne), puis au XIX^e s. en Suisse romande et dans tout le monde chrétien. La lumière des bougies (réinterprétée comme celle du Christ) a même permis à ce chatoyant païen de pénétrer dans certaines églises!

Le Père Noël - saint Nicolas. Plus encore que le sapin, ce symbole universel de Noël est, dans sa forme actuelle, un conglomérat de traditions et légendes fort anciennes et souvent païennes. L'écheveau est extrêmement difficile à débrouiller et l'on devra se contenter ici de quelques indications fragmentaires.

Il y a tout d'abord saint Nicolas, un évêque de Myre du IV^e s., patron des enfants dans le catholicisme, fêté le 6 décembre. Depuis le Moyen Age, ce jour-là, dans son costume d'évêque, il leur rend visite et distribue des cadeaux ou des punitions (avec l'aide de son comparse, le Père Fouettard, de tradition plus récente). St Nicolas est encore fêté solennellement à Fribourg, le premier samedi de décembre.

Les protestants ne vénérant pas les saints, leurs enfants ont donc été privés de saint Nicolas. Il est fort possible que ce dernier soit réapparu sous une forme laïcisée, celle du Père Noël, mêlée à d'anciennes traditions, nordiques essentiellement comme en témoignent son traîneau et son attelage de rennes. Car dans l'Antiquité déjà, le dieu Odin (ou Wotan) chevauchait dans la nuit de l'hiver et distribuait cadeaux et verges, de même que le dieu celtique Gargan. D'autres légendes mentionnaient un vieillard, symbole de l'année finissante, qui errait dans la nuit hivernale (le Bon Enfant des Vaudois serait au contraire, à l'origine, le juvénile symbole de la nouvelle année, distribuant des cadeaux à Nouvel-An). C'est le passage de ce Père Noël aux USA, importé par des émigrés européens, qui lui a donné des vêtements rouges revenus en Europe au XX^e s.

Aujourd'hui, le mélange des populations et la commercialisation des traditions de Noël ont uniformisé un personnage composite: saint Nicolas est souvent vêtu de la cape rouge et il a perdu sa mitre, alors que le Père Noël s'appuie parfois sur une crosse épiscopale... Remarquons que certaines régions connaissaient d'autres personnages chargés de distribuer cadeaux ou sortilèges aux alentours de Noël ou de Nouvel-An: Tante Arie, en Ajoie, la Chauchevieille dans le canton de Vaud, d'autres personnages féminins dans certaines régions d'Europe, comme la fée Befana qui distribue des cadeaux, le 6 janvier, aux petits Italiens. La Contre-Réforme catholique, pour lutter contre certains abus des traditions populaires, a tenté de diminuer le rôle de saint Nicolas dont la popularité portait ombrage au principal personnage de Noël: c'est ainsi que le Petit Jésus, ou le Poupon Jésus en Valais, a aussi été chargé de la distribution des cadeaux.

Les cadeaux. Les Saturnales romaines étaient l'occasion de cadeaux, de même que, dans de nombreuses civilisations, les périodes de Nouvel-An. Ces traditions se sont conservées, renforcées par les célébrations de la Saint-Nicolas et des rois mages (qui avaient apporté des cadeaux à Jésus). Par contre, si Noël a toujours été une fête joyeuse (retrouvailles familiales, repas), ce n'est qu'au cours de ce siècle que les distributions de cadeaux se sont peu à peu concentrées sur le 25 décembre.

Le réveillon. La veille de Noël était marquée, dans la tradition catholique, par un jeûne suivi de la messe (ou des messes) de minuit. Au retour, il était indispensable de se restaurer avant de se coucher. La modeste collation du réveillon est parfois devenue un copieux banquet supplantant même en importance le repas marquant les retrouvailles familiales du 25. La dinde y tient la vedette depuis le XVII^e s., ayant détrôné le porc,

viande essentielle au Moyen Age, dont on faisait boucherie en décembre. Les protestants ayant également introduit un culte la nuit de Noël, la tradition du réveillon s'est également répandue chez eux. Notons que l'on en est venu parfois à réveillonner *avant* d'aller au culte ou à la messe et même sans y aller du tout.

La bûche de Noël évoque le temps où, avant de partir pour l'église, il fallait mettre une grosse bûche au feu, pour que la maison soit chaude au retour. Elle rappelle aussi d'anciens cultes païens rendus au feu. Elle a également servi à griller des châtaignes puis a été recouverte de friandises avant de devenir la pâtisserie que l'on connaît aujourd'hui.

Epiphanie

En Orient, le solstice d'hiver était parfois célébré le 6 janvier, date qui correspondait aussi à la manifestation de Dionysos ou à celle d'Osiris et L'Eglise ancienne a très tôt utilisé cette date dans une perspective chrétienne, comme on l'a déjà vu à propos de Noël.

On a donc fêté à cette date le baptême de Jésus (voire même sa naissance avant que Noël ne soit fixé définitivement au 25 décembre) ou son premier miracle (noces de Cana): dans tous les cas, il s'agit du début de la vie publique du Christ ou, en d'autres termes, de la manifestation (en grec *epiphaneia*) concrète de l'incarnation. L'adoration des mages n'a été rattachée à l'Epiphanie qu'au Moyen Age, mais elle correspond au même thème fondamental. Dans les églises catholiques, c'est à l'Epiphanie que les figurines des rois sont ajoutées à la crèche.

Les **mages** sont mentionnés par le seul Evangile de Matthieu (2:1-12); le terme grec désigne probablement des astrologues orientaux (mésopotamiens?). Rien n'indique leur nombre, ni qu'ils étaient rois. C'est à partir du VI^e s. qu'on en a fait trois rois (Gaspard, Melchior et Balthasar: un Oriental, un Grec et un Africain) symbolisant l'adoration du Christ par tous les peuples (sous l'inspiration du Psaume 72:10-11) après celle du peuple d'Israël, représenté par les bergers.

La tradition du **gâteau des rois** est d'origine païenne (romaine): lors des Saturnales — fêtes du solstice d'hiver où l'on abolissait, symboliquement et provisoirement, les distinctions sociales — on tirait parfois au sort un roi du jour.

Les protestants ne célèbrent en général pas particulièrement l'Epiphanie (si ce n'est par le gâteau partagé en famille). Les orthodoxes ont conservé l'habitude de fêter à cette date le baptême de Jésus; ils donnent parfois à la fête le nom de Théophanie (manifestation de Dieu): le récit du baptême de Jésus, faisant mention du Père, du Fils et du Saint-Esprit, est en effet une manifestation «complète» du Dieu-Trinité.

Carême — Cendres — Carnaval — Brandons

Dès le IV^e s., le dimanche correspondant au quarantième jour (en latin *quadragesima dies*, origine du mot Carême) avant le Vendredi saint marque le début d'une période pénitentielle de jeûne préparant la Semaine sainte. Ce chiffre fait référence aux quarante années de l'Exode et, surtout, aux quarante jours de jeûne dans le désert qui marquent le début du ministère de Jésus (Luc 4:1-2). La coutume voulait cependant que l'on ne jeûne pas les dimanches. Pour que la pénitence corresponde bien à quarante jours effectifs, on en est venu à avancer le début du Carême au mercredi précédent. Précisons que ce jeûne consiste en fait à «faire maigre», c'est-à-dire à renoncer à la viande et aux graisses.

A partir du X^e s. s'est répandue la coutume de marquer de cendres le front des participants à la cérémonie d'ouverture du Carême. Les cendres sont, pas seulement dans le christianisme d'ailleurs, un symbole de la misère physique et morale: allusion à la situation de pécheurs et de mortels des fidèles dans l'attente du salut et de la résurrection proclamés à Pâques. D'où le nom de Mercredi des **Cendres** attribué à l'ouverture du Carême.

Mais janvier et février étaient l'occasion, depuis l'Antiquité, de nombreuses réjouissances païennes, dont certaines reprises des Saturnales romaines. Célébrées en décembre, elles rappelaient la merveilleuse époque primordiale où les hommes vivaient sans contraintes ni distinctions sociales: une semaine chômée, marquée par des repas plantureux et des orgies, au cours de laquelle les hiérarchies étaient abolies ou inversées (esclaves servis par leurs maîtres, élection d'un «roi»). L'Eglise a combattu ces débordements, notamment en fixant Noël à l'époque des Saturnales. Mais ils se sont reportés aux mois de janvier et février et mêlés aux traditions de la fin de l'hiver (meurtre rituel et symbolique du Bonhomme-Hiver, feux symbolisant la lumière naissante). Il en est allé de même pour la coutume des masques, issue à la fois des Saturnales (on modifiait ainsi les personnalités) et d'une autre coutume païenne qui voyait dans le solstice d'hiver une période propice au retour des ancêtres morts, dont les spectres (représentés par des masques démoniaques) devaient être exorcisés et apaisés par des offrandes.

Ces coutumes joyeuses et païennes se sont focalisées sur la période précédant immédiatement le Carême. Le Mardi gras (dernier jour avec viande) était parfois appelé **Carnaval** (du latin *carne levare*, ôter la viande) et ce mot a peu à peu désigné toute cette période de fête.

Si l'Eglise catholique a fini par tolérer, tout en essayant de les contenir, ces festivités dont le rôle social d'exutoire n'est pas négligeable, les protestants les ont combattues, tant au nom de la morale (les masques autorisaient toutes sortes d'orgies), que de la sécurité (risques d'incendies à cause des torches et des feux) et de la foi (lutte contre les survivances païennes). Le Carnaval et les **Brandons** (autre nom du Carnaval, de l'allemand *Brand, feu, tison*) ne se sont maintenus que dans quelques régions protestantes.

Considérant que le jeûne n'est pas nécessaire pour obtenir le salut (la foi seule y conduit), ou que la pénitence du cœur suffit, les protestants ne pratiquent donc pas le jeûne du Carême, période qu'ils dénomment «temps de la Passion».

Rameaux

Les quatre évangiles racontent l'entrée de Jésus dans Jérusalem (Matthieu 21:1-11; Marc 11:1-10; Luc 19:29-39; Jean 12:12-16). Acclamé comme un roi (ou un nouveau David), il est accueilli par des rameaux agités ou posés sur le sol (Luc est le seul à ne pas en faire mention). Mais ce triomphe (sans doute relatif car aucun évangile ne prétend que tout Jérusalem était là...) marque aussi le début de la Passion (voir la leçon 24). C'était une coutume orientale bien établie que d'honorer les héros au moyen de rameaux feuillus, symboles de gloire, de victoire voire d'immortalité: que l'on songe par exemple aux couronnes et palmes de laurier remises aux vainqueurs d'Olympie.

La tradition de la fête des Rameaux remonte au moins au IV^es.: les chrétiens de Jérusalem y «rejouaient» la scène, sur place, en une célébration joyeuse bientôt reprise

dans tout l'Orient chrétien. A Rome, au contraire, l'accent était mis, en ce dernier dimanche de Carême, sur le mémorial de la Passion. Dans le catholicisme, depuis le Moyen Age, c'est cependant le premier aspect qui a été privilégié: bénédiction de rameaux à emporter à domicile (tradition encore très fréquente), processions; il s'agit en fait de célébrer la royauté du Christ. Relevons que Vatican II a renoué avec l'ancienne tradition de l'Eglise romaine en intitulant la fête «dimanche des Rameaux et de la Passion».

Contrairement à d'autres, cette fête est donc d'essence purement chrétienne (pas d'emprunts aux traditions païennes), malgré le côté «porte-bonheur» qu'on a parfois donné aux rameaux bénits.

Pour plusieurs Eglises protestantes, le dimanche des Rameaux est celui où les catéchumènes confirment leur baptême en une célébration solennelle. Ainsi placée juste au début de la Passion, cette cérémonie ouvre la porte à la participation à la sainte cène (jusqu'à très récemment, les protestants n'y étaient pas admis avant la confirmation). Signifiant la fin du ministère des parrains-marraines (à l'origine, des «tuteurs» de la formation religieuse), cette journée était l'occasion de leur dernier cadeau au filleul, tradition qui a débouché sur une grande fête de famille et une abondance de présents.

Semaine sainte — Vendredi saint

La commémoration de la mort de Jésus, même si elle est, pour les chrétiens, celle du sacrifice libérateur, n'est évidemment pas l'occasion d'une liesse particulière: on attend Pâques pour se réjouir de la résurrection.

Dès les origines de la célébration chrétienne de Pâques (voir ci-dessous), trois jours ont été mis en relief, en plus de celui des Rameaux: le vendredi (la mort de Jésus), le samedi (son passage aux enfers) et Pâques. Les autres jours ont également été consacrés à commémorer la Passion; Lundi saint: attaques des juifs contre Jésus; Mardi saint: imprécations de Jésus contre les pharisiens; Mercredi saint: trahison de Judas; Jeudi saint: lavement des pieds et dernier repas; mais ces commémorations sont restées essentiellement liturgiques et ces «thèmes» journaliers ont varié au cours du temps et dans les différentes Eglises. Actuellement, les catholiques mettent l'accent sur trois jours (triduum pascal): jeudi, vendredi et samedi saints.

Dans les régions protestantes (où Vendredi saint est férié), la journée est consacrée au recueillement et le culte centré sur la confession des péchés et l'intercession.

En pays catholique (par exemple à Romont), des processions rappellent la montée du Christ à Golgotha, alors que les cloches et les orgues des églises restent muets en signe de deuil: d'où la légende du voyage des cloches à Rome, dont elles reviennent à Pâques pour célébrer la résurrection. Dans les églises, on parcourt le chemin de croix dont les quatorze stations évoquent les principaux événements de la Passion.

De même que le dimanche est une fête de Pâques hebdomadaire, le vendredi rappelle chaque semaine la mort du Christ, raison pour laquelle on «fait maigre» ce jour-là dans la tradition catholique.

Pâques

La fête juive de la Pâque a une double signification: fête du printemps, elle permet de remercier Dieu pour les récoltes et le renouvellement des troupeaux par l'offrande d'un agneau et de galettes de céréales. Elle commémore aussi la libération d'Egypte et le

dernier repas pris avant le départ des Israélites, alors que Dieu épargnait leurs maisons marquées du sang de l'agneau (10^e plaie: mort des fils aînés des Egyptiens). Le mot dérive de l'hébreu *pesach* (passer par dessus, épargner).

La fête est célébrée du 14 au 15 nizan de l'année juive, actuellement sans sacrifice depuis la destruction du temple de Jérusalem (seul lieu de sacrifice) en 70 ap. J.-C. Le repas est constitué de pains sans levain et d'herbes (persil par exemple), un os grillé rappelant symboliquement l'agneau sacrifié. On y rappelle les événements de l'Exode.

Jésus ayant été exécuté pendant le pèlerinage pascal, et son sacrifice correspondant, pour les chrétiens, à celui de l'agneau (rendant même inutile tout autre sacrifice), les premières communautés ont réinterprété la tradition juive en fonction de la croix du Christ (I Corinthiens 5:7) puis déplacé l'accent principal sur le dimanche, jour de la résurrection; car c'est elle qui donne tout son sens au sacrifice de Vendredi saint. Il est impossible de dire quand exactement la fête chrétienne a acquis son existence propre, mais il est certain qu'au milieu du II^e s. elle était déjà la fête essentielle (voire unique) du christianisme, célébrée sous deux formes: celle, hebdomadaire, du dimanche (voir le sujet 6) et celle, annuelle, de Pâques.

Après de longs débats, le concile de Nicée (325) a fixé la fête de Pâques au dimanche après le 14 nizan (pleine lune qui suit l'équinoxe de printemps), soit entre le 22 mars et le 25 avril du calendrier romain. Rappelons que le calendrier juif est lunaire, le nôtre étant solaire ce qui explique l'importante différence entre les deux et, donc, la mobilité de la fête chrétienne. La réforme du calendrier romain (Grégoire XIII, 1582) n'ayant pas touché les orthodoxes, ces derniers fêtent Pâques à une date différente des Eglises d'Occident.

Si la célébration religieuse de Pâques ne contient pas d'éléments agraires, des coutumes «annexes», fort anciennes et d'origine païenne (œufs, lapins) la rattachent cependant au printemps. L'**œuf** (vie qui sort du germe) symbolise le cycle de la nature, sa renaissance, voire son immortalité. L'interdiction de manger des œufs pendant le Carême a également donné de l'importance à leur réapparition sur les tables à Pâques. Le **lapin** ou le lièvre, symboles de fécondité, sont, dès l'Antiquité, rattachés à la lune dans les traditions populaires. Et la lune, qui meurt et renaît périodiquement, est aussi symbole du cycle de la nature. Remarquons d'ailleurs que le mot allemand *Ostern* dérive de *Ost* et évoque le souvenir d'une fête pré-chrétienne du soleil levant et du printemps.

Pour les **cloches** de Pâques, voir ci-dessus (Vendredi saint).

Ascension

Jusqu'au III^e s., Pâques a certainement été la seule fête chrétienne solennelle (= fêtée une seule fois par année). Mais dès le IV^e s., on a morcelé la célébration de l'œuvre de salut du Christ: sur la base du témoignage du livre des Actes (1:1-12), le quarantième jour après Pâques, un jeudi, a donc été consacré à la commémoration de la fin du ministère terrestre de Jésus.

La fête de l'Ascension ne comporte guère de traditions populaires spécifiques, si ce n'est peut-être les processions des rogations (du latin *rogatio*, demande), au cours desquelles on demande la bénédiction divine sur les champs, qui subsistent dans quelques régions catholiques; elles sont peut-être une forme convertie au christianisme d'antiques chevauchées pour chasser les esprits malfaisants des campagnes.

Pentecôte

Sept semaines après la Pâque, les juifs fêtent *shavouot* (les semaines, en hébreu) ou, dans le judaïsme hellénistique, *pentèkostè* (le cinquantième [jour], en grec). C'est d'abord une fête agraire: on fait offrande à Dieu de pains de farine nouvelle pour le remercier de la récolte. Ces pains sont cuits avec du levain, ce qui clôt la période inaugurée par les pains sans levain de la Pâque. Mais, tout comme cette dernière, la fête a aussi un sens historique: elle commémore le don de la Loi au Sinaï.

C'est lors de la Pentecôte que les apôtres ont reçu le Saint-Esprit et commencé leur mission: l'Eglise, dès le IV^e s., a donc commémoré à cette date sa propre fondation et la Nouvelle Alliance. Réinterprétées à la lumière de l'Evangile, les fêtes juives de l'Ancienne Alliance (la Pâque: fête de la libération d'Egypte, et shavouot: fête du don de la Loi) sont devenues celles de la Nouvelle Alliance (Pâques: fête de la libération du péché, et Pentecôte: fête du don de l'Esprit).

Comme pour l'Ascension, il n'y a pas de traditions populaires notables rattachées à Pentecôte.

Jeûne fédéral

Dans la plupart des religions, le jeûne est pratiqué comme témoignage de repentance, acte purificateur, préparation «physico-spirituelle» à la rencontre avec la divinité, ou démonstration publique d'une conviction (pensons aux jeûnes de Gandhi ou aux grèves de la faim modernes...).

Déjà dans l'Ancien Testament, les juifs observaient des journées de jeûne, notamment celui du Yom Kippour (Jour du Grand Pardon), acte de repentance souvent accompagné de démonstrations spectaculaires (vêtements déchirés, cendres sur la tête). Mais les prophètes (Esaïe 58:1-12 par exemple) et Jésus (Matthieu 6:16-18) rappelaient que le jeûne n'est rien s'il n'est pas accompagné d'un réel changement dans le cœur.

Dans bon nombre de communautés chrétiennes des premiers siècles, deux jeûnes hebdomadaires étaient respectés, en relation avec la Passion, les mercredis (jour de la trahison de Judas) et vendredis (jour de la crucifixion). Seul celui du vendredi a subsisté — et encore... — chez les catholiques, outre celui du Carême (voir ci-dessus). La plupart du temps, il s'agit en fait de «faire maigre», c'est-à-dire de s'abstenir de viande et de graisse. Discipline pénitentielle et moyen de purification, ce jeûne est également témoignage de solidarité avec les plus démunis.

Les réformateurs ont repris les critiques des prophètes et de Jésus à l'égard d'un jeûne qu'ils estimaient trop rituel et formaliste et dans lequel ils refusaient de voir un moyen de salut (la foi *seule* sauve). A l'origine, le protestantisme n'a donc célébré que des jeûnes exceptionnels, lors de circonstances exceptionnelles (guerres de religions, épidémies de peste): jeûnes de repentance ou de solidarité.

Les cantons suisses, tantôt individuellement, tantôt d'entente entre ceux de même confession, ont peu à peu institué des journées annuelles de jeûne. En 1831, la Diète fédérale a fixé une journée commune aux deux confessions pour l'ensemble du pays: depuis 1832, le Jeûne fédéral a lieu le troisième dimanche de septembre. On lui donne aujourd'hui essentiellement le caractère d'un acte de solidarité avec les plus démunis, dans la perspective d'Esaïe (58:1-12) et l'offrande du Jeûne fédéral est consacrée à des projets de développement et d'aide. Il faut reconnaître que le week-end prolongé a bien contribué à en faire une occasion d'escapade vers le Sud ou le chalet, voire de joyeuse

bombance ou de visite du Comptoir suisse!

Il ne s'agit pas, même à l'origine, d'une abstinence totale de nourriture: le repas traditionnel se compose de tartes (on dit plutôt «gâteaux»), surtout aux fruits et notamment aux pruneaux, vu la saison. Parfois, ces gâteaux étaient préparés la veille et le repas du Jeûne s'en trouvait simplifié autant dans sa préparation que dans son menu (analogie — voulue? — avec le sabbat juif...).

Signalons que les Genevois, un peu par réaction «nationaliste» à l'époque, ont conservé leur Jeûne du premier jeudi de septembre, tradition antérieure à 1831.

Toussaint et fête des morts (ou des trépassés)

Il convient de relever tout d'abord que ce sujet est doublement délicat. En effet, il aborde le problème de la mort et de la vie après la mort qu'il faut traiter avec tact, car certains élèves peuvent y être particulièrement sensibles, par exemple à la suite d'un deuil récent. D'autre part, le culte des saints reste un point délicat de divergences entre catholiques et protestants; il convient donc d'éviter de heurter de front les sensibilités diverses que l'on peut trouver même chez de jeunes élèves.

Dès la Préhistoire, le problème de la mort, de la vie après la mort, a été l'un des principaux sujets de la réflexion religieuse de l'humanité. Certaines civilisations nous sont même essentiellement connues par leurs nécropoles, témoignages de l'importance que le respect, voire le culte, des morts a toujours eue.

Si les Israélites ne connaissent pas le culte des morts, leurs tombes, haut-lieux du souvenir familial, sont soigneusement entretenues et on s'y rend régulièrement.

On sait l'importance accordée aux défunts dans la société romaine: importantes nécropoles aux abords des villes, culte domestique des ancêtres (mânes) qui vise essentiellement à rendre inoffensifs leurs esprits. La vogue des religions orientales (croyance en une vie dans l'au-delà) l'a renforcée et a facilité la transition avec le culte chrétien des martyrs.

Le culte pour les morts a son origine au temps des martyrs (d'un mot grec signifiant témoins), morts pour leur foi, ils sont honorés et leurs restes (reliques), plus tard aussi leurs statues et portraits, sont vénérés comme sources d'encouragement. La foi en la résurrection, souvent comprise de façon très réaliste (reconstruction du corps à partir des ossements) a donné un motif supplémentaire de célébrer un culte sur leurs tombes, lieu de cette future résurrection. Après l'officialisation de la religion chrétienne (IV^e s.), la diminution du nombre des martyrs a provoqué une extension vers un culte *pour* tous les croyants morts, sans toutefois que l'on puisse parler d'un culte *des* morts: seuls les saints (voir ci-dessous) sont l'objet d'un culte.

Au VII^e s., le pape Boniface IV a converti le Panthéon (temple de Rome dédié à «tous les dieux connus et inconnus») en sanctuaire dédié à Marie et à tous les martyrs. L'anniversaire de cette dédicace (13 mai) constituait une fête de tous les saints, célébrant la victoire du Christ sur le paganisme et le rassemblement de tous les élus autour de lui. Au IX^e s., cette fête a été déplacée au 1^{er} novembre, probablement pour mieux correspondre à des traditions païennes qui évoquaient le retour des esprits à cette période.

Au XI^e s., l'habitude s'est prise de réserver le lendemain de la Toussaint à la prière pour tous les morts: ce «fondu enchaîné» permet de distinguer le culte des saints et la prière pour les morts tout en associant ces derniers à la gloire céleste des premiers.

Refusant le culte des saints, les protestants ne pouvaient, évidemment, célébrer la Toussaint (voir ci-dessous). Il n'y a pas non plus chez eux de culte pour les morts: même la cérémonie funèbre est destinée aux vivants dont elle vise à raffermir la foi et l'espérance.

La Toussaint, liturgiquement joyeuse en tant que fête des élus, devrait être nettement distinguée de la fête des morts, plutôt mélancolique puisqu'il s'agit notamment d'évoquer le souvenir des disparus. On constate cependant, actuellement, une tendance à la confusion (ou la fusion) de la Toussaint et de la fête des morts. Cela s'explique peut-être par le fait que la Toussaint est un jour férié dans les cantons catholiques, alors que le 2 novembre ne l'est pas: c'est donc à la Toussaint que l'on va, en famille, au cimetière. Dans les cantons où la Toussaint n'est pas un jour férié, la visite au cimetière peut avoir lieu le samedi ou le dimanche suivant. Chez les protestants (sans doute par imitation favorisée par le mélange des populations), on constate de plus en plus l'habitude de décorer les tombes à la Toussaint.

Quelques précisions au sujet du **culte des saints**:

Le mot saint des chrétiens contient à la fois le sens de hors du profane, réservé à Dieu (sens littéral du mot hébreu *qâdôch*) et celui de pur (sens primitif du mot grec *hagios*). Dans le Nouveau Testament et l'Eglise primitive, les saints sont tous ceux qui, en tant que membres du corps du Christ (l'Eglise) sont au bénéfice de son œuvre, même s'ils conservent leur condition d'hommes pécheurs. Cette sanctification est l'œuvre de Dieu et le croyant est censé la manifester par son changement de vie.

Peu à peu, après l'officialisation du christianisme, ce mot a été réservé aux martyrs, puis à d'autres catégories de défunts, dont la foi, le don de leur personne, la conduite exemplaire constituaient, à l'évidence, des mérites exceptionnels plus que suffisants (surrogatoires) pour leur propre salut. Leur mort revenait donc à une naissance immédiate au ciel, où on peut leur adresser des prières et où leurs mérites surrogatoires peuvent profiter aux autres hommes. On fête donc les saints au jour anniversaire de leur mort.

Les réformés réfutent cette conception des mérites transmissibles, chacun étant, selon eux, jugé pour lui-même et au bénéfice de la miséricorde de Dieu et du sacrifice du Christ. Ils contestent également le rôle d'intermédiaires des saints, Jésus étant le seul médiateur entre Dieu et les hommes. Ils ne sauraient donc adresser des prières aux saints, qui ne bénéficient ni de l'omniprésence, ni de la puissance de Dieu pour les entendre et les exaucer. Enfin, ils refusent aux hommes le pouvoir de déterminer qui est élu et qui ne l'est pas. La valeur indiscutable de certains personnages de la Bible ou de l'histoire de l'Eglise n'en fait donc que des témoins exemplaires de la foi.